

ROBERT MERLE

MALEVIL

roman

nrf

GALLIMARD

ROBERT MERLE

Malevil

nrf

GALLIMARD



Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés de 1 à 55.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. © Éditions Gallimard, 1972

Table des matières

I

II

III

IV

V

Note de Thomas

VI

VII

VIII

Note de Thomas

IX

X

Note de Thomas

XI

XII

[XIII](#)

[XIV](#)

[Note de Thomas](#)

[XV](#)

[XVI](#)

[XVII](#)

[XVIII](#)

[Note de Thomas](#)

à Fernand Merle

I

À l'École Normale des Instituteurs, nous avons un professeur amoureux de la madeleine de Proust. Sous sa houlette, j'ai étudié, admiratif, ce texte fameux. Mais avec le recul, elle me paraît maintenant bien littéraire, cette petite pâtisserie. Oh, je sais bien qu'un goût ou une mélodie vous redonnent, très vif, le souvenir d'un moment. Mais c'est l'affaire de quelques secondes. Une brève illumination, le rideau retombe et le présent, tyran nique, est là. Retrouver tout le passé dans un gâteau amolli par une infusion, comme ce serait délicieux, si c'était vrai.

Je pense à la madeleine de Proust, parce que j'ai découvert, l'autre jour, au fond d'un tiroir, un très, très vieux paquet de tabac gris qui avait dû appartenir à l'oncle. Je l'ai donné à Colin. Fou de joie à l'idée de retrouver, après tant de temps, son poison favori, il en bourre sa pipe et l'allume. Je le regarde faire, et dès les premières bouffées que je respire, l'oncle et le monde d'avant resurgissent. À me couper le souffle. Mais comme j'ai dit, ce fut très bref.

Et Colin a été malade. Il était trop désintoxiqué ou le tabac était trop vieux.

J'envie Proust. Pour retrouver son passé, il s'appuyait sur du solide : un présent sûr, un indubitable futur. Mais pour nous, le passé est deux fois passé, le temps perdu l'est doublement, puisque avec lui nous avons perdu l'univers où il s'écoulait.

Il y a eu cassure. La marche en avant des siècles s'est interrompue. Nous ne savons plus où nous en sommes et s'il y a encore un avenir.

Il va de soi que nous essayons de nous cacher notre angoisse avec des mots. Pour désigner la cassure, nous avons des périphrases. Nous avons d'abord dit, après Meyssonier, toujours un peu fayot, « *le jour J* ». Mais ça vous avait un air encore trop guerrier. Et nous avons adopté un euphémisme plus pudique, dû à la Menou et à sa prudence paysanne : « *le jour de l'événement* ». Peut-on rêver plus anodin ?

Toujours avec des mots, nous avons remis de l'ordre dans le chaos et rétabli même une progression linéaire du temps. Nous disons : « *avant* » — « *le jour de l'événement* » — « *après* ». Voilà nos astuces linguistiques. Elles nous donnent un sentiment de sécurité à proportion de leur hypocrisie. Car « *après* » désigne à la fois notre présent incertain et notre hypothétique avenir.

Sans madeleine ni bouffées de pipe, nous y pensons souvent, au monde d'avant. Chacun dans son coin. Dans la conversation, nous exerçons l'un sur l'autre une sorte de contrôle : ces retours en arrière sont peu utiles à notre survie. Nous évitons de les multiplier.

Mais seul, c'est une autre affaire. Bien que je dépasse à peine quarante ans, j'ai, depuis le « *jour de l'événement* », une tendance à l'insomnie, comme les vieillards. Et c'est la nuit que je me remémore. J'emploie ce verbe sans complément, car le complément varie d'une nuit à l'autre. Pour m'excuser à mes yeux de cette complaisance, je me dis que le monde d'avant n'existant plus que dans ma tête, il cesserait d'exister si je n'y pensais pas.

Depuis peu, je distingue le souvenir occasionnel et le souvenir habituel. J'ai fini par comprendre la différence entre les deux : le souvenir habituel, c'est celui qui me sert à me convaincre de mon identité, conviction dont j'ai bien besoin dans cet « *après* » où tous les repères ont disparu. Et voilà, en somme, ce que je fais dans mes nuits sans sommeil : dans ce désert, dans ces sables mouvants, dans ce passé deux fois passé, je balise de place en place, pour être sûr de ne pas me perdre. Et quand je dis « *me perdre* », je veux dire aussi « *perdre mon identité* ».

1948 est une de ces bornes. J'ai douze ans. Je viens d'être reçu, gloire ineffable, premier du canton au Certificat d'études. Et dans la cuisine de la *Grange Forte*, à table, au repas de midi, j'essaye de convaincre mes parents de défricher. Ce

qui paraît le bon sens même. Sur quarante-cinq hectares, nous n'avons — comme tous ici — que dix hectares de prés et de labours. Le reste en bois, et en bois inutile, maintenant qu'on ne ramasse plus de châtaignes et qu'on ne fait plus de feuillards.

Mes géniteurs m'écoutent peu. Autant parler à des mottes de terre. Ils en ont d'ailleurs la couleur, étant bruns de poil et de peau. Moi aussi, sauf que j'ai hérité de l'oncle ses yeux bleus.

Je revois cette scène à distance avec mes yeux d'adulte, je la comprends mieux, je crois, et je la trouve bien déplaisante.

Ma mère, par exemple. Geignarde et prêchi-prêchante, elle a le vice des gens médiocres : elle récrimine. Simple alibi pour l'esprit de routine. Du moment que tout est mauvais, pourquoi bouger le petit doigt ? Ma proposition de défrichage l'offense.

— Et avec quel argent ? ricane-t-elle. C'est toi qui paieras les heures de bulldozer ?

Outre que le ton est méprisant, je sais bien qu'il y a, sur le livret de Caisse d'Épargne, des sommes qui se dévaluent de mois en mois. Je sais qu'elles se dévaluent, l'oncle me l'a expliqué. Et je l'explique à mon tour, sans citer l'oncle. Prudence perdue.

Le père écoute, mais ne pipe pas. Mes raisons offensent ma mère de nouveau. Elles glissent sur son crâne dur aux cheveux pauvres. Elle ne me regarde même pas. Elle s'adresse à mon père par-dessus ma tête.

— Ce garçon, dit-elle, c'est tout le portrait de ton frère Samuel. Orgueilleux. Donneur de leçons. Et depuis son certificat d'études, la tête comme une citrouille.

Mes deux soeurs cadettes, Paulette et Pélagie, se mettent à pouffer, et à la plus proche, je décoche sous la table un coup de pied qui lui tire des hurlements.

— Et dur de coeur, par-dessus le marché, conclut la mère.

Ma dureté de coeur, on va en entendre parler. Tout le temps qu'il faut pour manger deux assiettées de soupe et faire chabrol. Car ma mère a le génie comptable. Mes fautes sont récapitulées par le menu à chaque nouvelle erreur. Le fait qu'elles aient été punies ne change rien. Ni oubliés ni pardonnés, mes crimes ont toujours le même poids.

Ce ressassement se fait, en outre, dans les notes plaintives dont j'ai horreur : du méchant enveloppé dans du mou. La Pélagie hurle, la Paulette, que je n'ai pas touchée, pleurniche. Coup de théâtre : la Pélagie retrousse sa jupe et montre son tibia : il est rouge. La plainte maternelle monte de plusieurs tons dans le criard.

— ... Et qu'est-ce que tu attends, Simon, pour lui mettre une calotte, à ton fils ?

Car bien sûr, je suis le fils de mon père, pas le sien. Le père se tait. C'est son rôle, dans cette maison. Inaccessible à la raison, étrangère à toute logique, la mère ne tient jamais aucun compte de ce qu'il dit. Elle l'a réduit au silence et presque à la servitude par la simple vertu de son flux verbal.

— Tu entends, Simon ?

Je pose fourchette et couteau et décolle la fesse de ma chaise, prêt à esquiver la gifle du père. Celui-ci, pourtant, ne bouge pas. Je pense qu'il lui faut du courage, car il se prépare, pour ce soir, dans le lit conjugal, une homélie où toutes ses fautes à lui seront ressassées.

Mais c'est un courage lâche. J'ai vu l'oncle — spectacle admirable ! — se lever, tonner et pulvériser son épouse qui ressemble beaucoup à ma mère, les deux frères ayant épousé les deux soeurs. Je me pose la question : qu'est-ce qu'elles ont donc toutes, dans cette famille, à être sèches, rêches, geignardes, poilues ?

Elle n'a pas tenu le coup, la tante. Elle est morte à quarante ans, par haine de la vie. Et l'oncle s'est rattrapé, il s'est mis à courir les tendrons. Je ne le blâme pas, j'en ai fait autant à l'âge d'homme.

Je me rassure. Pas de gifle en partance du côté du père, pas de gifle, non plus, du côté de la mère. L'envie ne lui manque pas, mais j'ai mis au point, depuis peu, une parade avec le coude qui, sans sortir du respect apparent, meurtrit l'avant-bras maternel. Ce n'est pas une parade passive : j'avance avec force mon bras à la rencontre du sien.

— Tu seras privé de tarte, dit ma mère après un temps de réflexion. Ça t'apprendra à tourmenter ces pauvres petites.

Mon père fait « tt, tt » avec la langue. Il n'en dira pas pins. Je me tais avec hauteur. Et profitant de ce que le père baisse son nez triste sur son assiette et que la mère se lève pour prendre sur la cuisinière la mixture qui y mijote depuis la veille, je

fais à la hurleuse Pélagie une grimace atroce. Elle se met à hurler derechef et, dans son langage limité, elle se plaint à la mère de ce que je l'ai « regardée ».

— Et alors, dis-je en promenant à la ronde mes yeux innocents (doublement innocents, puisqu'ils sont bleus). Je n'ai même plus le droit de te regarder, à présent ?

Un silence. J'affecte de manger du bout des lèvres l'excellente ratatouille maternelle. Je pousse même le courage jusqu'à refuser le rabiote que, par devoir, on m'offre. Et pendant que la tablée se régale, je garde l'oeil fixé sur une gravure chiée aux mouches au-dessus du buffet. Elle représente *Le Retour de l'enfant prodigue*.

Le fils sérieux, dans un coin de l'image, fait une bien triste gueule. Je ne lui donne pas tort. Car lui qui n'a cessé de trimer pour le père, on lui a refusé un petit agneau pour banqueter avec ses copains. Et pour ce petit salaud qui rapplique à la ferme après avoir gaspillé sa part avec des putes, on n'hésite pas à tuer le veau gras.

Je pense en serrant les dents : mes soeurs et moi, pareils. Des mollassonnes, des bêtassounes. Et malgré ça, la mère toujours à les chouchouter, à les inonder d'eau de Cologne, à les peigner, à leur faire de belles coques au fer. Je ricane, dans l'inaudible. Dimanche dernier, je me suis glissé derrière elles à pas de loup, et j'ai déposé sur les belles boucles des toiles d'araignée.

Il ne me faut pas moins que ce souvenir heureux pour ne pas céder au désespoir, tandis que mon oeil descend de la gravure de *l'Enfant prodigue* à la tarte aux abricots dont je hume l'odeur et dont je distingue la circonférence dorée sur le bahut. À cet instant, la mère se lève, non sans un certain air de pompe, et la place sur la table — devant mon nez.

Je me lève aussitôt et, les mains aux poches, je me dirige vers la porte.

— Eh bien !, dit le père de la voix enrouée des gens qui parlent peu, tu ne veux pas ta part de tarte ?

Contrordre tardif, dont je ne lui sais aucun gré. Je me retourne sans ôter les mains de mes poches et je dis sèchement par-dessus mon épaule :

— J'ai pas faim.

— Eh bé ! Tu parles bien à ton père ! dit la mère aussitôt.

Je ne reste pas à écouter la suite. L'interminable suite.

Elle va lui gâcher sa tarte, au père, comme elle m'a supprimé la mienne.

Je sors dans la cour de la *Grange Forte* et je déambule, les poings crispés dans les poches. À Malejac, on dit que mon père est bon comme du bon pain. Justement. Trop de mie, pas assez de croûte.

Je médite, dans la colère et l'amertume. Impossible d'avoir une conversation sérieuse avec cette conne (c'est le mot que j'emploie). Elle me rabat, elle m'offre à la risée de ces bêtasses et, un comble, elle me punit. Je l'ai sur le coeur, cette tarte. Non pour elle-même, mais pour l'humiliation. Les poings aux poches, je marche de long en large, carrant mes épaules déjà larges. Priver de dessert le premier du canton au Certificat d'études !

C'est la fameuse dernière goutte et je déborde. Je rage à froid. Et trente ans plus tard, je me revois rager. Il me semble rétrospectivement, que je ne fus pas un très bon OEdipe. Jocaste ne risquait rien, même en pensée. Je le « fais », mon complexe, mais pas sur elle, sur l'Adélaïde, notre épicière. Outre qu'elle a le rire gai et le bonbon facile, c'est une blonde opulente avec une poitrine à rêver. Je le « fais » aussi — quel jargon ! — une bonne identification, non au père, mais à l'oncle. Lequel — mais je ne le savais pas alors —, est du dernier bien avec l'Adélaïde ; J'ai donc à mon insu une vraie famille, à côté de celle que je répudie.

Et une autre encore, qui m'est chère et que je me suis fabriquée à moi-même : le *Cercle*. Société archisecrète de sept membres, que j'ai fondée à l'école de Malejac (401 habitants, église du XII^e siècle), et dont je suis à mon tour le père, déployant partout cet esprit d'entreprise qui manque à mon géniteur, et ferme, ferme, sous mon apparence veloutée.

Ma décision est prise : c'est dans le sein de cette famille-là qu'outragé ici, je vais me réfugier. J'attends que le père monte faire sa sieste, et que la mère s'occupe à laver la vaisselle, ses deux fillasses à boucles collées à ses jupes. Je gagne ma soupente, je bourre mon sac de camping (cadeau de l'oncle) et quand il est bouclé, je le jette sur le tas de bois sous ma fenêtre. Avant de m'enfuir, je laisse un mot sur ma table. Il est adressé cérémonieusement à M. Simon Comte, cultivateur, *La Grange Forte*, MALEJAC.

Mon cher Papa,

Je m'en vais. Je ne suis pas traité dans cette maison comme je le mérite.

Je t'embrasse,

Emmanuel.

Et tandis que mon pauvre père, derrière ses volets clos, dort sans même savoir que sa ferme n'a déjà plus de successeur, je pédale sous le chaud soleil, sac au dos, direction Malevil.

Malevil, c'est un grand château fort du XIII^e, à demi en ruine, juché à mi-hauteur d'une falaise abrupte qui domine la petite vallée des Rhunes. Son propriétaire l'a abandonné à lui-même, et depuis qu'un bloc de pierre, détaché des mâchicoulis du donjon, a tué un touriste, on en a interdit l'entrée. Les Monuments Historiques ont apposé deux pancartes et le maire de Malejac a fermé l'unique route d'accès à flanc de coteau par quatre rangées de barbelés. Doublant ces barbelés, mais ne devant rien à la mairie, cinquante mètres de ronces impénétrables s'épaississent chaque année le long de l'ancien chemin entre la falaise et l'à-pic qui sépare le vertigineux Malevil de la colline où s'élèvent les *Sept Fayards* de l'oncle.

C'est là. Sous ma direction inspirée, le Cercle a violé tous les tabous. On a pratiqué dans les barbelés une porte invisible, creusé et entretenu dans les ronces gigantesques un tunnel qu'un coude astucieux dérobe à la vue du chemin. Au premier étage du donjon, reconstituant en partie un plancher disparu, on a cloué un passage, de poutre en poutre, à l'aide de vieilles planches récupérées dans le bourrier de l'oncle. On a pu atteindre ainsi, au fond de l'immense salle, une petite pièce, et Meyssonier, qui, dans l'atelier de son père, bricole déjà très bien, l'a fermée par une fenêtre et une porte cadénassée.

Le donjon est hors d'eau. La voûte à nervures a résisté au temps. Et notre repaire comporte une cheminée, un vieux sommier couvert de sacs, une table et des tabourets.

Le secret a tenu. Il y a un an déjà que le Cercle s'est aménagé ce local ignoré des adultes. Je compte ici faire retraite jusqu'à la rentrée des classes. En chemin, j'ai donné le mot à Colin, qui le transmettra à Meyssonier, qui le transmettra à Peysson, qui le passera aux autres. Je ne m'embarque pas sans biscuit.

Je passe l'après-midi dans ma cellule, et la nuit et la journée du lendemain. C'est moins délicieux que je n'aurais cru. C'est juillet, les compagnons aident aux champs, je ne les verrai que le soir. Et je n'ose sortir de Malevil. À la *Grange Forte*, on a dû me mettre les gendarmes aux fesses.

À sept heures, on frappe à la porte du *Cercle*. J'attends le grand Peyssou qui doit me ravitailler. J'ai décadennassé la porte et, de mon sommier où je suis durement étendu, un livre d'aventures sanglantes à la main, je crie d'une voix forte : « Entre, grand con ! »

C'est l'oncle Samuel Il est protestant, d'où le prénom biblique. Le voilà, grandeur nature, vêtu d'une chemise à carreaux ouverte sur son con musclé et d'une vieille culotte de cheval de l'armée (il a fait son service dans la cavalerie). Et dans l'embrasure de la porte basse, le front touchant le linteau de pierre, il me regarde, l'oeil rieur et le front plissé.

J'immobilise cette image. Car le petit garçon sur le sommier, c'est moi. Et l'oncle, debout sur le seuil, c'est moi aussi. L'oncle Samuel avait alors, à un an près, l'âge que j'ai maintenant, et tout le monde s'accorde à dire que je lui ressemble beaucoup. Et dans cette scène, où peu de mots sont échangés, il me semble que je vois le petit garçon que je fus, confronté à l'homme que je suis devenu.

À faire le portrait de l'oncle Samuel, je ferai aussi bien le mien. Il a une taille au-dessus de la moyenne, très trapu mais les hanches minces, le visage carré, le teint cuit, le sourcil charbonneux et l'oeil bleu. À Malejac, les gens s'entourent du matin au soir d'un petit bruit rassurant de paroles. Mais l'oncle ne dit rien quand il n'a rien à dire. Et quand il parle, il parle bref, sans rien d'oiseux, droit à l'essentiel. Le geste tout aussi économe.

Ce qui me fait plaisir chez toi c'est cette fermeté. Car chez moi, père, mère, soeurs, tout est mou. La pensée, confuse. Le parler, filandreux.

J'admire aussi chez l'oncle l'esprit d'entreprise. Il a défriché au maximum sa propriété. Il a divisé en biefs un bras des Rhunes qui la traverse et élève des truites. Il a installé une vingtaine de ruches. Il a même acheté d'occasion un compteur de Geiger pour prospecter l'uranium dans les roches volcaniques qui affleurent une des pentes de sa colline. Et quand « ranches » et centres hippiques se sont mis à surgir partout, il a vendu ses vaches et il les a remplacées par des chevaux.

— Je savais bien te trouver là, dit l'oncle.

Je le regarde, bec cloué. Mais on se comprend bien, lui et moi. Et il répond à mon mutisme :

— Les planches, dit-il. Les planches que tu as récupérées l'été dernier sur mon bourrier. Tu n'as pas pu les porter. Tu les as traînées. Je t'ai suivi à la trace.

Il savait donc, depuis un an ! Et il n'en a jamais parlé à personne, pas même à moi.

— J'ai vérifié, dit l'oncle. Les mâchicoulis du donjon tiennent le coup, il n'y aura pas de nouvelle chute.

Je suis envahi par la gratitude. L'oncle a veillé à ma sécurité, mais de loin, sans me le dire, sans m'embêter. Je le regarde, mais il fuit mon regard, il ne veut pas s'attendrir. Il s'empare d'un des tabourets et, après avoir vérifié sa solidité, il s'assoit, les jambes écartées, comme sur un cheval. Là-dessus, il met au galop et droit au but.

— Écoute-moi, Emmanuel, ils n'ont rien dit à personne et ils n'ont pas prévenu les gendarmes.

Un petit sourire.

— Tu *la* connais, la peur du qu'en-dira-t-on. Et moi, voici ce que je te propose. Je te prends chez moi jusqu'à la fin des vacances. À la rentrée, pas de problème, tu rentres en pension à la Roque.

Un silence.

— Et le samedi et le dimanche ? dis-je.

L'oeil de l'oncle brille. J'ai employé comme lui le demi-mot. Si par la pensée, je suis déjà « rentré » en classe, c'est que j'accepte de terminer chez lui mes vacances.

— Chez moi, si tu veux, dit-il, le geste rond et la voix rapide.

Un petit silence.

— Avec un repas de temps en temps à la *Grange Forte*.

Juste assez, tendre mère, pour sauvegarder les apparences.

Je le vois bien, tout le monde gagne à cet arrangement.

— Bon, dit l'oncle en se levant d'un mouvement vif. Si tu acceptes, tu boucles ton sac et tu viens me rejoindre dans les Rhunes où je ramasse de la fenasse pour

mes bêtes.

Il est déjà parti et déjà je boucle mon sac.

Passé le tunnel dans les ronces et le barbelé truqué, je dévale sur mes deux roues le lit de l'ancien ruisseau qui sépare la falaise abrupte de Malevil de la ronde colline de l'oncle. Bien content de sortir de mon antre. Les arbres, qui ont poussé partout entre les murs en ruine les assombrissent, et je respire quand je débouche dans la claire vallée des Rhunes.

C'est le dernier soleil, le soleil entre six et sept et le plus beau. Je le sais, depuis que l'oncle me l'a fait remarquer. L'air a quelque chose de doux. Les prairies plus vertes, les ombres plus longues, et la lumière dorée. Je roule vers le tracteur rouge de l'oncle. Derrière, la remorque et son grand tas de fenasse jaunâtre. Et plus loin, en lignes parallèles, les peupliers, le long de la Rhune, avec leurs feuilles gris argent qui dansent. J'aime le bruit qu'elles font : on dirait une petite averse.

L'oncle, sans un mot, s'empare de mon vélo et l'arrime avec une corde sur le sommet de la fenasse. Il s'installe à son volant et je m'assieds sur le garde-boue du tracteur. Pas une parole. Pas un regard même. Mais à sa main qui tremble un peu, je devine combien il est heureux, lui qui n'a pas eu d'enfant de ma maigre tante, de s'emporter un fils chez lui aux *Septs Fayards*.

La Menou m'attend sur le seuil, ses bras squelettiques croisés sur une poitrine absente. Un sourire plisse sa petite tête de mort. Son faible pour moi est multiplié par le fort qu'elle nourrit contre ma mère. Et qu'elle nourrissait aussi contre ma tante, de son vivant. N'allez pas croire que. La Menou ne couche pas avec l'oncle. Elle n'est pas non plus sa servante. Elle a du bien. Il lui fauche ses prés, elle lui tient son ménage, il la nourrit.

La Menou, c'est la maigreur aussi, mais une maigreur gaie. Elle ne gémit pas, elle ronchonne avec verve. Quarante kilos, vêtements noirs compris. Mais dans son orbite creuse, son petit oeil noir brille de l'amour de la vie. Sauf en son jeune temps la vertu, toutes les vertus. L'épargne comprise. À force d'économies, dit l'oncle, elle s'est économisée la bidoche au point de ne plus avoir de cul pour s'asseoir.

Un monstre au travail, aussi. Des bras comme des allumettes, mais quand elle sarcle sa vigne, la besogne qu'elle abat ! Et pendant ce temps, son fils unique,

Momo, qui marche sur ses dix-huit ans, traîne un train au bout d'une ficelle en faisant tutut.

Pour donner du sel à la vie, la Menou entretient avec l'oncle une continuelle dispute. Mais c'est son dieu. Je participe à cette divinité. Et pour m'accueillir aux Sept Fayards, elle a préparé un dîner à desserrer sa ceinture. Elle le couronne à la fin par cette malice : une énorme tarte.

Si j'étais cinéaste, je ferais un gros plan de cette tarte. Avec un fondu enchaîné sur un flashback : 1947, l'été d'avant. Une autre « borne ».

J'ai onze ans. Je tombe amoureux de l'Adélaïde, j'installe le *Cercle* à Malevil, et je conçois une façon nouvelle d'envisager la religion.

J'ai déjà dit le rôle de l'épicière de Malejac dans mon éveil. Elle a trente ans, sa maturité me fascine. Je note qu'aujourd'hui encore, malgré tant d'expériences contraires, je continue, grâce à elle, à associer bonté et abondance des formes, et grâce à qui vous savez, maigreur et sécheresse de cœur. Dommage que ce ne soit pas mon sujet. J'aimerais raconter toutes ces fièvres sur toutes ces courbes. Quand l'abbé Lebas, qui commence à s'inquiéter de l'usage que nous faisons de nos attributs, nous parle, au catéchisme, du « péché de chair », je ne peux croire, étant tout nerfs et muscles, que cette « chair » soit la mienne. Je rapporte l'expression à l'Adélaïde et la notion de péché me paraît délicieuse.

Je ne m'irrite même pas que mon idole, quoiqu'un peu lourde dans ses dimensions, soit réputée légère de la cuisse. Au contraire, j'en augure bien pour l'avenir. Mais très longues encore me paraissent les années qui feront du coquelet un coq.

En attendant, l'été du moins, je suis très occupé. La guerre fait rage. Le brave capitaine parpaillot Emmanuel Comte, enfermé dans Malevil avec ses frères en religion défend la place contre le sinistre Meyssonier, chef de la Ligue. Je dis sinistre, parce que son but est de piller le château et de passer les hérétiques — mâles et femelles — au fil de l'épée. Les femmes sont figurées par des fagots, et les enfants, par des fagots plus petits.

La victoire n'est pas acquise d'avance, elle dépend de la fortune des armes. Quiconque est touché ou même effleuré par un javelot, une flèche, une pierre ou, dans le corps à corps, par la pointe d'une épée, s'écrie « j'ai mon compte ! » et

s'écroule. Il est licite, la bataille terminée, d'égorger les blessés et de tuer les femmes, mais non, comme le fit un jour le grand Peyssou, de se jeter sur un fagot volumineux dans l'intention de le violer. Nous sommes purs et durs, comme le furent nos ancêtres. Du moins en public. La paillardise est une affaire privée.

Je suis assez heureux, un après-midi, du haut des remparts, pour envoyer ma flèche dans la poitrine de Meyssonnier. Il tombe. Je sors la tête du créneau et brandissant le poing, je m'écrie d'une voix tonnante, « Mort à toi, salaud de catholique ! ».

Ce cri terrible fige de stupeur les assaillants, ils en oublient de se couvrir, nos flèches les percent aussitôt.

Je sors alors à pas lents de l'enceinte et dépêchant mes lieutenants Colin et Giraud pour achever Dumont et Condat, je passe mon épée sur la gorge de Meyssonnier.

Quant au grand Peyssou, je découpe d'abord les organes dont il est fier, puis enfonçant mon épée dans sa poitrine, je la fais aller et venir dans la blessure en lui demandant « *d'une voix froide* » si ça le fait jouir. Je garde toujours le grand Peyssou pour la fin, car il râle magnifiquement.

Cette chaude journée est finie. On se retrouve autour de la table du repaire dans le donjon pour une dernière cigarette et le chewing-gum qui en dérobera l'odeur.

Et là, rien qu'à sa façon de remuer la mâchoire, je vois bien que Meyssonnier est mécontent. Sous son front étroit, couronné d'une brosse coupée court, ses yeux gris très rapprochés l'un de l'autre parpalègent sans arrêt.

— Alors, Meyssonnier, dis-je d'un ton cordial, ça ne va pas ? Tu es fâché ?

Ses paupières papillotent de plus belle. Il hésite à me critiquer parce qu'en général ça se retourne contre lui. Et pourtant, le devoir est là, pressant de tous les côtés son crâne étroit.

— J'ai, dit-il enfin avec véhémence, que tu aurais pas dû m'appeler salaud de catholique !

Dumont et Condat font entendre un murmure d'assentiment, Colin et Giraud, par loyauté, se taisent, mais avec une nuance qui ne m'échappe pas. Seul, Peyssou, sa grosse tête aux traits ronds fendue d'un large sourire, garde sa sérénité.

— Comment ? dis-je avec effronterie. Mais c'était le jeu ! Dans le jeu, je fais le protestant ; sûrement que je vais pas dire du bien du catholique qui vient chez moi pour m'assassiner.

— Le jeu, ça excuse pas tout, dit Meyssonier avec fermeté. Le jeu, il y a une limite. Exemple : tu fais le geste de couper ce que je pense à Peyssou, tu le lui coupes pas vraiment.

Le sourire de Peyssou s'élargit.

— Et puis, on a jamais dit qu'on s'insulterait, dit Meyssonier, les yeux fichés sur la table.

— Et surtout pas sur la religion, ajoute Dumont.

Je regarde Dumont. Celui-là, avec sa susceptibilité, je le connais bien.

— Je t'ai pas insulté, toi, dis-je dans un effort pour le détacher de Meyssonier. Je parlais à Meyssonier.

— C'est pareil, dit Dumont, vu que je suis catholique.

Je me récrie :

— Mais, moi aussi, je suis catholique !

— Justement, coupe Meyssonier, tu devrais pas dire du mal de ta religion.

Là-dessus, le grand Peyssou intervient pour dire « que tout ça, c'est des histoires et que catholicisme et protestantisme, c'est du pareil au même ».

Aussitôt, de tous les côtés, on le rabroue. Sa spécialité, à lui, Peyssou, c'est la force physique et la cochonneté ! Qu'il s'y tienne ! Qu'il ne se mêle pas de religion !

— Même que tu sais pas tes dix commandements, dit Meyssonier avec mépris.

— Même que je les sais, dit le grand Peyssou.

Il se lève, comme au catéchisme, commence à les réciter avec élan, mais il s'arrête court après le quatrième. On le hue et il se rassoit, couvert de honte.

L'incident Peyssou m'a donné le temps de la réflexion.

— Bon, dis-je avec un air de rondeur bon enfant. Admettons que j'ai eu tort. D'abord, moi, quand j'ai tort, je ne fais pas comme certains, je reconnais tout de suite que j'ai eu tort. Eh bien, voilà, j'ai tort, tu es content ?

— Ça ne suffit pas de dire qu'on a tort, dit Meyssonier d'un air hargneux.